



À chaque relation qui finissait j'étais profondément. Seul. Sans but. Désarmé du monde. Chaque fois comme une nouvelle naissance : douloureuse, tragique ! chaque fois un nouvel abandon ! Je restais toujours aussi démuni : le même orphelin.

(Je me sens plein de ouate et de souffrances enfantines : j'ai trois-quatre ans ; on me trahit ! chaque relation vérifie ce même fait : continuellement on m'abandonne et je ne sais pas vivre à mon compte.)

Il n'y a que quand je fais l'amour. Il n'y a que là... je... *maman ! maman ! mon amour !...* Pour chaque femme – exceptionnellement un homme – les amies, les femmes “gratuites”, amantes de l'amour avec qui j'ai dormi peu ou souvent, mes amies... Chaque fois que je vous ai quittées – que vous m'avez laissé –, chaque fois... À chaque relation qui cesse, délaissé, je redeviens veuf. Veuf et orphelin d'amour. Je régresse. Sans famille. Je remonte la nuit des ans, je plonge dans l'abandon, l'angoisse sans fond. Infondée. Vertigineuse.

Mendiant d'affection... Face à moi-même, mon néant. Il n'y a que quand je fais l'amour que je m'éveille ! Alors je me retrouve dans le vivant, mon âge, la couleur et la consistance : il n'y a que là...

Ma mère, mon enfant, mon amour est toutes les femmes du monde. Jamais, jamais je ne pourrai baiser toutes les femmes du monde ! et même si je les connaissais toutes, même si j'avais un intime souvenir de chacune, l'image du corps nacré de Vénus dans des draps blancs, le fantôme d'un torse de Victoire, la croupe d'une Diane, même alors... je ne posséderai rien. Au présent il n'y en a jamais qu'une, une seule, fragmentaire, élément à la fois représentatif et insignifiant de la Femme ; petit morceau rappelant toutes les femmes du monde mais... Ô la Grande Mère Ourse en laquelle on se vautre dans les rêves du mental inférieur et des territoires de chasse éternels, ô la Grande Déesse, la Mère Éternité, à moi ! À Moi !... quand je suis dans ton vagin, femme-sœur, écrasé sur ou sous toi, si près de toi, ma chair jointe à la tienne : je suis Là. Mais quand C. me quitte – quand s'éloignent B. ou E., je suis seul. Orphelin. Veuf. Dans l'incomplétude qui me ronge. Séparé. Renié. Répudié.

Je sais : j'appelle et je rejette. J'appelle et dans le temps même si l'on répond, je rejette.

“Comme corps mort vaguant en haute mer ébat des vents et passe-temps des ondes,

*j'errais flottant parmi ces gouffres amers,
où mes soucis enflent, vagues profondes."*

Maurice Scève

*

(Il y a quelques années, je désirais V. femme de mon ami P. chez qui je logeais parfois, passant par Paris. Elle aussi me désirait. Clair! Mais divers obstacles – entre autres la sensibilité jalouse de P. et notre culpabilité, la plus certaine des retenues : nous nous sommes alors abstenus. Maintenant, écoulées les années, les uns les autres ayant évolué, nous pourrions vivre cette relation. Seulement V. ne me désire plus, je ne la désire plus... Cette histoire s'est trop souvent répétée. Cent fois dans ma vie. Des milliers, des millions, des milliards, des billions dans l'histoire humaine!

Je ne connais pas de défaite plus sûre que la mort du désir.)

Oh! oui je voudrais une grande maison, un fort manoir, un beau château pour y loger les quelques femmes que j'ai aimées, et celles innombrables que, lâchement, j'ai ratées et que je rate... À l'infini, oui, à l'infini. Toutes celles... Toutes Femmes du Monde... et mes Hommes élus aussi. Je voudrais une grande maison, une vaste villa, un fort manoir, un beau château qui existe peut-être déjà, qui d'ailleurs s'appelle sans doute le Monde – la seule demeure assez vaste pour contenir ensemble tous les êtres du Monde. Je voudrais sûrement, enfin, être au Monde; me décider

à vraiment venir au Monde. Je voudrais une grande, une SEULE MAISON. Ici bas, Notre Royaume...

(Chaque fois que je fais l'amour je suis secouru : quelqu'un m'accepte, m'admet. Me porte secours, me soigne. Et me sauve. Chaque fois que je fais l'amour, je suis présent. Pris et preneur. Réoccupé. Retrouvé. Réconcilié.)

*

Tu causes, tu causes, tu causes... petit maître à mal penser ! petit homme de discours et de prétendues certitudes : tu causes ! Casanova de pacotille, Don Juan à la toute petite semaine, ne pourrait-on dire aussi, ne vois-tu pas, que tu te nourris d'amour neuf comme le vampire de sang frais ?

Je n'ai pas même entrevu l'essentiel que s'approche dangereusement la fin de cette demi-histoire dont les pages d'ores et déjà sont limitées par le destin. J'ai déjà écrit plusieurs fins possibles : heureuses, optimistes, utiles, positives qui me laissent pourtant dans un malaise, un trouble indéfini. Affaire d'injuste morale ? Écart irréductible entre convenances sociales et vérité personnelle profonde ? Peut-on forcer la main au bonheur ? À la vie ? Puis-je prétendre à des propositions positives, mais trop volontaristes sans doute, un fort projet pour demain, alors que je suis dans cet incertain aujourd'hui où les difficultés, les doutes, les menaces m'encombrent ?